

Flaubert et le discours médical sur la femme ¹⁾

Norioki SUGAYA

I. Savoir médical et féminité

Flaubert écrit à Louise Colet, le 27 mars 1853 : « La femme est un produit de l'homme. Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme ; elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice²⁾. » La féminité doit donc être comprise comme construite par l'autre sexe qui représente le pouvoir et la civilisation. Pour les lecteurs de nos jours, cette conception rappelle bien évidemment la phrase célèbre qui inaugure *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949) : on ne naît pas femme, on le devient. Flaubert avait-il alors une conscience du *genre* bien proche de celle du féminisme actuel ? Probablement pas. On ne peut pas nier que les comportements de ce célibataire littéraire dans la vie sont typiques de la société masculine de l'époque à plus d'un égard, comme l'attestent certains épisodes de sa relation avec sa maîtresse écrivaine. Il n'en demeure pas moins vrai que ses œuvres romanesques, notamment *Bouvard et Pécuchet*, cette archéologie des savoirs du XIX^e siècle, font souvent preuve d'une intuition remarquable susceptible de mettre en évidence le comique inhérent à l'acte même de parler de la féminité, laquelle apparaît comme une invention discursive plus ou moins idéologique.

C'est dans cette perspective que nous nous proposons d'aborder un corpus assez restreint : quelques-uns des livres médicaux lus par Flaubert pour *Bouvard et Pécuchet*, ou plus exactement certains extraits de ces livres qui auraient été insérés dans le second volume du roman inachevé. Le dossier médical, composé de notes de lecture prises en vue de la préparation du chapitre III, contient en effet plusieurs pages consacrées aux traités médicaux sur la femme³⁾. Il

s'agit d'un genre de littérature médicale qui a connu une vogue au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. L'ouvrage fondateur en est le *Système physique et moral de la femme* de Pierre Roussel paru en 1775, dont notre romancier a lu la sixième édition de 1813 (Paris, Caille et Ravier). Il a lu aussi deux autres ouvrages relevant de ce genre : *Histoire naturelle de la femme* du médecin idéologue Moreau de la Sarthe (Paris, L. Duprat, Letellier, 1803), et *Histoire philosophique et médicale de la femme* de Menville de Ponsan (2^e édition, Paris, J.-B. Baillière et fils, 1858). Il faut constater d'emblée que son avis sur ces livres n'est pas très élogieux, comme le montrent les commentaires consignés dans ses notes. Ainsi, il écrit sur Roussel : « livre idiot. où le mot nature est répété à chaque page — vrai modèle du genre troubadour & élégant » (g 226-7, f^o 91 v^o), et sur Menville de Ponsan : « ce livre est un des plus ineptes qu'il soit possible de lire » (g 226-7, f^o 89 v^o). On verra sur quoi se fondent ces jugements on ne peut plus dépréciatifs. Mais dès maintenant, la remarque sur le mot « nature » nous fait comprendre que le problème du style n'est pas pour rien dans cette appréciation portant sur les écrits scientifiques.

Le corpus de notre étude comprend également des ouvrages ayant pour sujet les aspects particuliers de la vie des femmes, en particulier les phénomènes de la génération avec les maladies qu'on y rapportait fréquemment telles que l'hystérie ou la nymphomanie. Flaubert a ainsi pris en notes le livre d'Auguste Debay, *La Vénus féconde et callipédique* (Paris, Dentu, 1871) dont le sous-titre (*théorie nouvelle de la fécondation mâle et femelle, selon la volonté des procréateurs*) renvoie à une vieille question qui était pourtant déjà surannée à l'époque. Il y a deux livres du XVIII^e : Pierre Pomme, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* (4^e édition, Lyon, B. Duplain, 1769), dont l'expression « vapeurs » désigne à la fois l'hystérie de la femme et l'hypocondrie de l'homme ; D.-T. de Bienville, *La Nymphomanie, ou Traité de la fureur utérine* (nouvelle édition, Londres, 1789). Il a lu aussi le traité du Père Debreyne, *Moechialogie* (4^e édition, Paris, Poussielgue frères, 1868), livre de théologie morale dont l'auteur est un ancien médecin devenu prêtre et qui traite de « toutes les questions matrimoniales » au point

de vue des péchés. Il est amusant d’imaginer notre romancier feuilleter cet ouvrage dont la page de titre indique qu’il est « exclusivement destiné au clergé ». À la fin des notes (g 226-7, f° 153 v°), Flaubert consigne son jugement critique : « ouvrage à faire vomir ! c’est du De Sade — moins la gaîté ! » Enfin, une page de notes sur *De l’Amour* de Senancour (2^e édition, Paris, Capelle et Renand, 1808) est annexée à la fin du dossier médical, ce qui n’a d’ailleurs rien d’étonnant dans la mesure où ce livre était une référence majeure pour les auteurs médicaux du temps. À cette liste s’ajoutent en plus nombre d’articles du *Dictionnaire des sciences médicales* (Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1812-1822, 60 vol.) comme celui de la « Femme » rédigé par Julien-Joseph Virey ou ceux de l’« Hystérie » et de la « Nymphomanie » par Jean-Baptiste Loyer-Villermay, célèbre spécialiste qui faisait autorité dans ce domaine.

Avant d’examiner de près l’inscription de ce discours médical dans l’œuvre flaubertienne, il nous faut d’abord préciser son statut historique et sa nature épistémologique. À cet effet, nous nous référons à quelques études d’histoire. Premièrement, dans la première partie de *L’harmonie des plaisirs*, Alain Corbin explore le discours médical sur les plaisirs entre 1770 et 1870. Cette délimitation chronologique qui se situe « du siècle des Lumières à l’avènement de la sexologie » est fondamentale pour nous, car les lectures flaubertiennes qu’on vient de citer appartiennent toutes à cette période. De fait, il ne faut pas oublier que Flaubert n’a lu ni Charcot, ni les premiers sexologues. Selon l’historien, la spécificité de ce discours dont la préoccupation est plutôt hygiénique consiste à penser les phénomènes sexuels sans le concept de sexualité. La psychanalyse n’était pas encore née, et tous ces auteurs médicaux qu’a lus Flaubert ne posent jamais la question des identités sexuelles en s’interrogeant sur la fonction génératrice. De surcroît, ils n’emploient guère le mot « sexualité » et assez peu l’adjectif « sexuel », auquel ils préfèrent les mots « génital » ou « vénérien⁴ ». Or, comme on le sait, ces deux termes font aussi partie du vocabulaire de Flaubert, qui d’ailleurs n’a jamais utilisé le mot « sexualité » ni dans la *Correspondance*, ni dans

les romans, ni dans les manuscrits. Cela devrait nous inciter au moins à être prudent dans l'usage de ce concept moderne si on ne veut pas commettre d'anachronisme.

Certes, on peut replacer ce discours médical sur la femme dans un contexte plus large que Michel Foucault a analysé dans le premier tome de son *Histoire de la sexualité*⁵⁾. C'est vers le début du XIX^e siècle que le discours rationnel se met à interroger sérieusement les faits sexuels, ce qui aboutira vers la fin du siècle au développement de ce que le philosophe appelle *scientia sexualis*. Cette perspective est tout à fait vraie au point de vue de la généalogie foucauldienne. Mais il reste que l'intérêt de nos auteurs médicaux réside ailleurs que dans la spécification des différentes formes de l'instinct sexuel. Du coup, il n'est jamais question des catégories telles que le fétichisme ou l'homosexualité qui n'existaient pas encore. Au contraire, ce qui les intéresse avant tout, c'est le « bon usage de[s] organes génitaux⁶⁾ » dans le cadre de l'amour conjugal. Les conduites déréglées ne sont pas perçues à priori comme des perversions pathologiques, mais seulement comme des infractions au vœu de la nature. On a vu tout à l'heure que Flaubert avait noté la fréquence du mot « nature » chez Roussel. C'est en effet le naturalisme en quelque sorte rousseauiste de ces auteurs qui les place épistémologiquement avant la découverte de la sexualité moderne.

Somme toute, l'enjeu de ces traités médicaux était moins de faire du désir une essence individuelle que d'établir une harmonie entre les sexes. Harmonie, car l'homme et la femme étaient alors censés être diamétralement différents. Sur ce point, un historien américain, Thomas Laqueur, a montré dans *La fabrique du sexe* comment la différence sexuelle avait fait l'objet d'une réinterprétation vers la fin du XVIII^e siècle⁷⁾. Du modèle unisexe qui considérait pendant longtemps la femme comme un homme moins parfait, on passe désormais au modèle des deux sexes mettant l'accent sur leur distinction radicale. Il est intéressant de noter que l'anatomie et la physiologie coucourent à leur façon à cette mutation épistémologique. On abandonne ainsi l'idée d'une identité structurelle des organes

génitaux des deux sexes, idée selon laquelle ceux de la femme demeurent à l'intérieur du corps en raison du manque de vitalité⁸⁾. Les auteurs de notre corpus s'élèvent tous contre ce préjugé humiliant pour le sexe faible et multiplie les éloges de la féminité conçue comme l'exacte antithèse de la masculinité. Du reste, c'est l'objet majeur de leurs ouvrages, dans lesquels ils s'attachent à décrire les rapports des deux sexes comme « une série d'oppositions et de contrastes⁹⁾ ». C'est donc l'hétérogénéité et non l'homogénéité ni l'hierarchie qui définit désormais les rapports des deux sexes.

II. Le corps sexué comme pierre d'achoppement

Nous abordons maintenant le roman encyclopédique afin de voir ce qui a retenu l'attention de Flaubert dans ce discours dont la prétention à la scientificité dissimule à peine son caractère normatif. Nous aimerions montrer que la lucidité du romancier a le plus souvent réussi à déceler l'implication idéologique des énoncés médicaux et à mettre en cause leur fondement épistémologique. Toutefois, en ce qui concerne le chapitre III du roman, les traces de ces lectures sont en réalité peu nombreuses¹⁰⁾. Nous allons donc nous concentrer sur le second volume, pour lequel le romancier a mis à contribution de nombreux extraits de ce type de discours.

Quelques rubriques du *Sottisier* sont en fait presque exclusivement composées de citations de notre corpus. Il en est ainsi du « Style médical », qui est une des sections du dossier « Style (spécimen de) ». Il importe surtout de remarquer que dans cette rubrique (g 226-3, f° 130-132), tous les extraits recopiés par Laporte portent en marge la mention « génital », ajoutée de la main de Flaubert. À ce propos, rappelons que dans la *Correspondance*, l'écrivain manifestait plusieurs fois son irritation à l'égard de « l'importance que l'on donne aux organes uro-génitaux ». Il prétend ainsi qu'« il serait temps d'en rire, non pas des organes — mais de ceux qui veulent coller dessus toute la moralité humaine¹¹⁾ ». Les extraits réunis par Flaubert comme échantillons de style médical illustrent parfaitement ce moralisme médico-génital (si on peut dire ainsi), comme c'est le cas de cet extrait

de Debay :

L'acte génital est, nous le répétons, de la plus haute importance ; nous ne saurions trop recommander aux époux dans leur propre intérêt et dans celui de leur progéniture d'y porter une sérieuse attention. (g 226-3, f° 132)

Ainsi se proclame hautement la nécessité des soucis hygiéniques se rapportant à la passion d'amour et liés à un stéréotype traditionnel : la fragilité de la femme. Le comique de ce type de discours n'est pourtant pas aussi innocent qu'il ne paraisse au premier abord. Le lecteur d'aujourd'hui apercevra sans peine ce qui se dissimule derrière les belles tournures de phrases. Citons un exemple des plus typiques, qui en dit long sur le véritable enjeu de ces médecins hygiénistes :

La femme, cette fleur de la nature vivante, cette tige essentielle du genre humain, a une mission importante à remplir sur la terre. Elle est destinée à être la compagne de l'homme. (g 226-3, f° 131)

Voici un autre fragment qui figure dans la rubrique « Imbéciles » :

« Si le fils, dit M. Legouvé, représente l'espérance sous le toit paternel, la jeune fille a pour mission d'y figurer la pureté et la grâce. » (g 226-1, f° 89)

Ces deux phrases, tirées de l'ouvrage de Menville de Ponsan, montrent sans ambiguïté que la poétisation de la féminité ne vise au fond qu'à légitimer la distribution des tâches dans la société. Les médecins s'emploient à déterminer la morphologie et la physiologie du corps féminin, plus délicat que celui de l'homme, pour y voir inscrit le destin assigné au beau sexe. Ce schéma est de nos jours trop connu pour qu'on s'y attarde davantage. Constatons seulement qu'il n'a pas échappé à l'ironie de Flaubert, qui se plaisait par ailleurs à recueillir des énoncés sur la sexualité féminine. (Nous utilisons le mot sexualité

faute de trouver une meilleure expression.) Il est de fait assez étonnant de voir à quel point ces auteurs médicaux se préoccupent des plus menus détails de la vie des femmes qui, confinées à l'époque dans l'espace privé — le foyer, semblent constamment exposées au dérèglement physique et moral. Ces savants qui ne connaissaient pas encore la leçon de Charcot ni le freudisme se contentaient pour le moment de sonner l'alarme contre les dangers de la puberté dans le cadre du discours hygiéniste. Ainsi, dans l'extrait suivant, Virey, auteur de *De la physiologie dans ses rapports avec la philosophie* (Paris, J.-B. Baillière, 1844) s'aligne clairement dans la tradition de Tissot :

Une petite toux sèche prépare la tuberculisation de leurs poumons... Ainsi s'éteignent souvent à la fleur de l'âge de molles beautés consumées à regret sur leur couche voluptueuse par tant de secrètes jouissances. Roses intérieurement rongées par un ver destructeur tandis que leur calice encore à demi fermé conservait les apparences d'une pureté virginale. (g 226-3, f° 130)

Il est vrai que l'euphémisme rend le sens des phrases quelque peu obscur, mais la métaphore du « ver destructeur » signifie le plus souvent l'onanisme.

III. Imagination indomptable

En lisant les fragments de discours médical rassemblés par Flaubert en vue du second volume, on a l'impression que ces auteurs qui parlent toujours en termes de continence et d'incontinence sont eux-mêmes surpris d'avoir découvert ce qu'on nommera plus tard la sexualité. Ils n'ont pas encore à leur disposition un vocabulaire adéquat pour en traiter. Les belles figures de rhétorique dont ils abusent témoignent sans doute de l'embarras qu'ils éprouvent face à l'inquiétante étrangeté du corps sexué. En vain, ils prodiguent les prescriptions sanitaires et tentent de maîtriser la « nature féminine » indocile et rebelle. Il semble que ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est l'imagination, cette « faculté suprême et tyrannique¹²⁾ » telle que

la définit Baudelaire dans son article sur *Madame Bovary*. Les médecins s'en méfient beaucoup dans la mesure où elle donne accès à un monde des illusions, et par là, mine de l'intérieur l'ordre de la vie quotidienne. Ainsi, pour Menville de Ponsan, les soins attentifs d'une mère prudente se trouvent souvent déjoués par « l'imagination des jeunes filles » qui « s'exalte au point de faire taire la voix de la raison et de la pudeur¹³⁾ ». L'imagination échappe à tout contrôle et provoque partout des désordres. « Le mal gît dans l'imagination », comme il est dit dans l'article « Vapeurs » de l'*Encyclopédie*. Au reste, c'était à l'époque un lieu commun de dire que les vapeurs hystériques avaient pour cause les passions exacerbées par une imagination ardente. C'est pourquoi les auteurs médicaux sont unanimes à condamner la littérature, en particulier les romans :

La lecture des romans est encore plus dangereuse pour les femmes parce qu'en leur présentant l'homme sous une forme et des traits exagérés, elles les prépare à des dégoûts inévitables et à un vide qu'elles ne doivent pas raisonnablement espérer de remplir. (g 226-7, f° 23)

Cet extrait figure dans la rubrique « Haine des romans ». Il y est attribué à tort au *Dictionnaire des sciences médicales*, mais provient en vérité du livre de P. Roussel. On reconnaît là aisément la logique du bovarysme tel que l'a défini Jules de Gaultier. L'univers romanesque fournissant une image trop idéalisée de l'homme, toute femme lectrice est fatalement vouée au désenchantement. Cela nous rappelle bien entendu l'histoire d'Emma, dont l'imaginaire nourri par les lectures se trouve déçu par la médiocrité désespérante de son mari. Or, il est important de remarquer que l'auteur médical ne parle ici que de l'imagination féminine, quoiqu'en principe, le processus psycho-pathologique en question puisse atteindre chacun sans distinction de sexe. En mettant en cause uniquement la lecture des femmes, le discours médical se révèle donc foncièrement généré. Il en ressort que pour la pensée médicale, « les femmes qui lisent sont dangereuses », si l'on emprunte la formule que Laure Adler et Stefan

Bollmann utilisent comme titre de leur ouvrage d'histoire de l'art¹⁴).

Les cinq extraits contenus dans la rubrique « Haine des romans » (g 226-7, f° 23¹⁵) mettent tous en question la culture des femmes. Pomme affirme, par exemple, que « la multiplication infinie des romans depuis cent ans » doit être tenue pour la principale cause « qui [a] nuit à la santé des femmes¹⁶ ». Cette étiologie, qui paraîtrait fort extravagante à nos yeux, est pourtant étayée sur un cliché de l'époque : la sensibilité excessive du corps féminin qui risque d'entraîner l'imagination à la dérive et d'ébranler ainsi l'organisme entier. C'est en ce sens que le romancier récapitule en bas de la page : « Cause des maladies : Les Romans ! », avec un point d'exclamation. Le lecteur de Flaubert se rappelle certainement que cette idée avait déjà été soutenue par un personnage de fiction. Au chapitre VII de la Deuxième Partie de *Madame Bovary*, la mère Bovary qualifie le malaise de sa bru de « vapeurs » et l'assigne à « un tas d'idées qu'elle [= Emma] se fourre dans la tête » au moyen de « mauvais livres ». Le remède qu'elle propose consiste en conséquence à « empêche[r] Emma de lire des romans¹⁷ ». Il y a plus. Dans les brouillons, Homais prend part lui aussi à cette discussion et expose une théorie physiologique fort cocasse concernant les conséquences funestes de « l'habitude de la lecture ». Le pharmacien pédant appuie son analyse sur l'idée des « rapports du moral et du physique » en mettant l'accent, comme Cabanis, sur l'importance de la sensibilité avec des termes techniques tels que « l'inertie musculaire » ou « l'action céphalique » (g 221, f° 249-250). Quant au roman encyclopédique, cette mise en accusation de la lecture féminine se trouve également inscrite dans le récit. Vers la fin du chapitre V, le comte de Faverges affirme qu'il prohibe les romans dans sa maison pour éviter qu'ils ne puissent « tomber entre les mains de [sa] jeune fille¹⁸ ». Bouvard et Pécuchet protestent contre cette idée rétrograde, mais ils prennent eux-mêmes en considération « la moralité de l'Art¹⁹ », lorsqu'ils s'occupent de l'éducation des deux orphelins au chapitre X. En effet, si les deux bonshommes renoncent à faire lire les romans à ses élèves, c'est qu'ils pensent que « la littérature développe l'esprit mais exalte les passions²⁰ ». C'est ainsi

que le jugement qu'ils émettent à la fin du chapitre V se retourne alors contre eux : « On n'aime pas la Littérature²¹⁾. »

IV. Conclusion : poétisation de la sexualité

Enfin, nous allons porter notre attention sur une contradiction de ce discours médical sur la femme. Les médecins, comme on l'a vu jusqu'ici, se montrent tous très hostiles à l'égard de l'imaginaire littéraire, mais n'en aiment pas moins se servir de nombreuses citations littéraires. Moreau de la Sarthe s'en explique longuement dans le discours préliminaire de son livre, et prétend que « le charme du sujet²²⁾ » justifie ce recours aux images poétiques. Autant dire que des sujets comme la femme ou la fonction génitale demandent nécessairement à être traités avec emphase et lyrisme. Pourquoi ? Sans doute parce que ces auteurs n'étaient pas encore munis d'un outil conceptuel susceptible de traiter de ce qu'ils étaient en train de découvrir, comme nous l'avons suggéré plus haut. Pour citer un seul exemple, voici un fragment de vers, celui des *Hommes de Prométhée* de Colardeau, auquel Menville de Ponsan fait appel afin de dépeindre l'une des parties du corps féminin qui attirent le plus le désir masculin :

Sur deux touffes de lys figurez-vous la rose
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais, elle va s'échapper.
Tel est ce sein, ce sein la première parure
Que reçoit la Beauté des mains de la Nature ;
Demi-globe enchanteur dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'Amour ! (g 226-7, f° 4)

Dans la rubrique « Rococo », cette citation est suivie d'une seule référence, celle de Colardeau, et se présente comme une simple pièce littéraire. L'effet comique se redouble pourtant quand on la replace dans le contexte originel d'où Flaubert l'a tirée. Il est amusant de penser qu'un auteur médical avait besoin de telle citation pour décrire le sein féminin dans un style convenable et avec la décence requise

pour le discours de la science. Nous citons ici un autre extrait dans lequel le savoir médical cherche à définir cet organe à connotation sexuelle :

Les mamelles de la femme peuvent être regardées à la fois comme un objet d'agrément et d'utilité. (g 226-3, f^o 133²³)

Il est évident que ces auteurs ont de la peine à parler des plaisirs charnels dans le cadre du naturalisme hygiéniste et tombent fréquemment dans le ridicule par excès de rhétorique ou par un style « troubadour & élégant » (g 226-7, f^o 91 v^o) tel que Flaubert qualifie celui de Roussel. Cette difficulté tient à l'ambiguïté du statut historique de leurs discours, discours tâtonnant sur la sexualité qui n'a pas encore son nom. Elle devient tout à fait sensible en vertu du comique généré par le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. Nous savons aujourd'hui qu'après 1870 se forment peu à peu d'autres types de discours, d'abord celui de la sexologie, et puis celui de la psychanalyse. On ne peut pourtant pas affirmer que ces discours plus modernes soient toujours moins risibles que ceux qui ont fait l'objet de l'ironie de Flaubert.

Notes

- 1) Cet article reprend la communication que j'ai présentée lors du colloque international « Genre et sexualité dans l'œuvre de Gustave Flaubert » qui s'est tenu du 8 au 10 septembre 2021 au Musée des Beaux-Arts de Rouen et à l'Université Rouen Normandie. En raison du Covid-19, j'y ai participé en ligne.
- 2) Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition de Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1980, p. 284.
- 3) Sur la constitution du dossier médical, voir notre ouvrage *Flaubert épistémologue. Autour du dossier médical de Bouvard et Pécuchet*, Amsterdam — New York, Rodopi, 2010, p. 34-42.
- 4) Alain Corbin, *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Perrin, 2008. Voir notamment le chapitre 1 « Le vœu de la Nature ».

- 5) Michel Foucault, *La volonté de savoir*, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1976.
- 6) A. Corbin, *op. cit.*, p. 12.
- 7) Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, traduit de l'anglais par Michel Gautier, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 1992.
- 8) Dans les notes de Flaubert, on trouve mention de ce vieux modèle de différence sexuelle qui était encore courant au siècle des Lumières : « Sexes. ne différaient, suivant Avicenne & Galien, que [par] la situation & le développement, les parties étant extérieures chez l'homme, intérieures chez la femme. Les testicules & les ovaires, les conduits déférents & les trompes de Fallope, les vésicules séminales & l'utérus, le pénis & le vagin étaient considérés dans chaque sexe comme analogues » (g 226-7, f° 71 ; notes de lecture sur N.-P. Adelon, *Physiologie de l'homme*, Paris, Compère jeune, 1823-24).
- 9) J.-L. Moreau de la Sarthe, *Histoire naturelle de la femme*, Paris, L. Duprat, Letellier, t. 1, 1803, p. 70.
- 10) Pour citer un exemple, Bouvard demande, face à Vaucorbeil qui vante le charme de l'étude anatomique, « quels sont les rapports entre l'intérieur de la femme et celui de l'homme », ce qui pourrait être interprété comme une allusion au modèle unisexe. *Bouvard et Pécuchet*, édition d'Anne Herschberg Pierrot et Jacques Neefs, *Œuvres complètes*, t. V, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2021, p. 396.
- 11) Lettre à Tourgueneff, 4 mars 1880 (*Correspondance, op. cit.*, t. V, 2007, p. 855).
- 12) Charles Baudelaire, « *Madame Bovary* par Gustave Flaubert », *Œuvres complètes*, édition de Claude Pichois, t. II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, p. 82.
- 13) « Il arrive souvent que malgré toutes les préoccupations et le soin qu'apporte une mère tendre et prudente, l'imagination des jeunes filles s'exalte au point de faire taire la voix de la raison et de la pudeur. » (g226-3, f° 131)
- 14) Laure Adler & Stefan Bollmann, *Les femmes qui lisent son dangereuses*, Flammarion, 2006.
- 15) La numérotation marginale, qui commence avec « 3 », nous autorise à supposer que la rubrique aurait probablement contenu d'autres citations.
- 16) « Peut-être que de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la

principale a été la multiplication infinie des romans depuis cent ans. »
(g 226-7, f° 23)

- 17) *Madame Bovary*, édition de Jeanne Bem, *Œuvres complètes*, t. III, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 260-261.
- 18) *Bouvard et Pécuchet*, *op. cit.*, p. 471.
- 19) *Ibid.*, p. 473.
- 20) *Ibid.*, p. 592.
- 21) *Ibid.*, p. 473. Voici un extrait qui aurait figuré dans la rubrique « Esthétique » du Sottisier et qui montre que la pédagogie fait aussi preuve de méfiance envers les romans : « Même bien faits, ces livres consacrés trop exclusivement à l'idéal érotique sont superflus » (g 226-3, f° 58). La citation est tirée de Eugène Bourdet, *Principes d'éducation positive*, nouvelle édition, Paris, Germer-Baillière, 1877.
- 22) J.-L. Moreau de la Sarthe, *op. cit.*, p. 5.
- 23) L'extrait, classé dans la rubrique « Style scientifique », est issu de l'article « Mamelles » du *Dictionnaire des sciences médicales*.